

VIII

Depuis que la culture s'est détachée du culte et a créé son propre culte, elle n'est qu'apostasie, et le monde entier, après en avoir bu comme un templier pendant cinq-cents ans, est déjà las et exténué. (Thomas Mann, Docteur Faustus)

TdM

Se taire	1
Livres	1
Culture	2
École d'écriture.....	2
New York	3
Matrix	6
Chemise et aubergiste sales	6
Châtaigniers	6
Pensée unique	7
Tourner en rond	8
Pyrénées et Amazonie.....	9
Poètes.....	9
Creux.....	9
L'Atlas	10
L'âme à la plage	11
Experts	12
Concision.....	12
Chiens.....	13
Injection létale.....	13
Indignation	14
Têtes.....	14
Johnny Cash	15
Radio et musique.....	15
Sommets	15
Sauter.....	15
Taylor.....	16
Joyce et les pamplemousses	16
<i>La fraise des dentistes</i>	17
On en a vu d'autres.....	19
Pouchkine	19
Baubô, bobo et boubou.....	20
Déchirure	21
Lait	21
Zeus.....	21

Bolivar	22
Parler	22
Reine.....	22
Contexte.....	23
Corps aux mots	25
Visière	26
Recherche	26
Abellio.....	26
Sans fin	26
Seniment	27
Érudition	27
Tough guy	28
Les fleurs	28
Camille Paglia	29
C'était, c'est	29
Chêne et châtaignier	30
Poireaux.....	31

Se taire

J'ai lu quelque part que « De ce que l'on connaît, il faut se taire ». Vous pensez sans doute qu'il y a une erreur de transcription de la célèbre formule attribuée à Wittgenstein « De ce que l'on ne connaît pas il faut se taire » qui est souvent employée pour s'opposer à l'ultracrépidarianisme¹. Non aucune erreur de transcription. Mais, j'aimerais y faire une légère modification, y ajouter une touche d'espoir: « De ce que l'on connaît, il faut savoir se taire. »

Je relis : *de ce que l'on connaît, il faut savoir se taire*. Il y a quelque chose qui ne va pas. Trop sage. Trop jeune engagée-sérieuse-moderée. Autre tentative : *De ce que l'on connaît, on peut se taire*. Fade. Une autre encore : *De ce que l'on connaît, on veut se taire*. Trop tirée par les cheveux. Trop littéraire comme dirait une jeune engagée-sérieuse-moderée. Non. Une dernière ? *De ce que l'on veut connaître, il faut pouvoir se taire*. Trop complexe. Comme d'habitude la première idée est la meilleure : « De ce que l'on connaît, il faut se taire. »

Livres

« Tu aimes vraiment n'importe quel livre !

— Oui, mais de manière différente. Dans des temps différents. »

Comme j'aime :

la montagne escarpée à la cime éperonnant les nuages ; la colline indolente déposée entre les bras du fleuve désœuvré ; la plaine jaune qui meurt à l'infini ; la tremblotante clairière dans une ancienne pessière ; le lac tombé parmi des montagnes altières ; l'alpage ruminant au soleil de juillet, paisible ; la vigne quadrillée au-delà du clocher grinçant ; la vallée arrêtée par un mur de granit ; le vallon où bivouaque le troupeau absent ; la rivière envahie par le torrent instable ; le village abandonné par les hommes que l'argent draine ; la grise route ceignant le mamelon déboisé ; la gorge protégée par une ruine, qui fut jadis château ; le fossé boueux orné de saules dociles ; la plage minuscule volée à la falaise ridée ; la toundra aux vierges lichens baignée par la mer algide ; la savane brûlée par un ciel sans taches ; la banquise ignorant le tiède fourmillement ; l'intersection de la V^e *avenue* et de la 52^e *street* ; la jungle désormais ignare des traces des pachydermes ; Anacapri ; le dôme tacheté de toits en pointes, rouges ; la grève qui brûle les pieds de fillettes gazouillantes ; la mouillère aux moustiques turbulents ; l'adret où se bronzent souples vipères ; l'ubac aux mousses chatouillantes ; la futaie raide comme des recrues allemandes ; la ville que le smog cache ; le marécage créateur d'échasses ; le pacage apétissé par des capricants arbustes ; le hameau couvant ses étables fumantes ; la ville qui cache la baie d'or ; la côte aux

¹ Crépidarianisme: le fait de donner son opinion sur tout. Un cordonnier (crepidarius) avait critiqué un tableau d'Apelle pour une erreur dans la représentation d'une sandale. L'artiste corrigea le détail ; mais quand le cordonnier voulut ensuite critiquer d'autres aspects du tableau, Apelle lui répondit : « **Ne sutor ultra crepidam** » — *Que le cordonnier ne juge pas au-delà de la sandale*.

échancrures impudiques ; le sentier qui jamais ne vit de pas légers ; la châtaigneraie appelant les cèpes de septembre ; le ciel fouetté par tramontane ; les nuages métamorphosés en monstres.

Oui, je les aime. Tous.

Culture

Début d'une lettre à un magazine italien, seins au vent et soi-disant de gauche : « J'ai connu une personne qui, bien qu'elle ait arrêté l'école à huit ans et elle ait commencé à travailler à neuf ans, a créé un empire industriel avec plus que deux mille employés et qui vaut des centaines de millions. » Très bien. Finalement un peu de justice, je me suis dit. Enfin quelqu'un qui relativise l'importance de l'école ! Voilà de l'espoir pour ceux qui n'ont pas eu la chance ou l'envie d'étudier ! Malheureusement mon contentement n'a pas duré plus deux secondes. Voilà ce qu'il ajoute : « Pour faire de l'argent, souvent, la culture est une entrave ; ce qu'il faut c'est une mentalité mercantile, astuce, avidité et cynisme. » Est-ce que ce monsieur, comme les éditeurs de la revue, comme la majorité des gens cultivés aimeraient mieux que la culture serve à faire de l'argent ? Sans doute. Mais alors leur culture ne serait qu'un moyen pour acquérir le pouvoir et elle ne serait pas la « haute culture » dont ils jaspinent. Mais la culture est déjà un moyen pour acquérir du pouvoir. Existe-t-il un pays dans lequel les hommes d'État ne sont pas scolarisés² ? Je parie que même Trump a fait l'Université !

« La culture ne se mesure pas avec le nombre d'années d'école.

- Ah, non ? Donc le mec qui a arrêté son école à huit ans...
- Non, mais lui il a toujours refusé la culture...
- Celle de l'école ?
- Pas seulement...
- Comment peux-tu dire qu'il l'a refusée ? Parce qu'il a fait de l'argent ? Parce qu'il est cynique, avide et rusé ?
- Ce n'est pas facile de le définir. C'est un ensemble de choses. Il a du mépris pour ceux qui étudient...
- Comme toi envers ceux qui n'ont pas étudié. Mais si ceux qui étudient pensent comme toi...
- Que veux-tu dire ?
- Que les gens cultivés sont avides exactement comme les non-cultivés. Mais toi, tu crois que si toi, avec ta culture, tu faisais de l'argent ça serait différent. Tu as souffert pour avoir un doctorat ! Tu n'as pas étudié pour rien ! La culture doit bien servir à quelque chose ! À faire de l'argent, par exemple. »

École d'écriture

Turin, école d'écriture Holden. Première journée d'un atelier organisé autour de John Berger. D'entrée de

² On dit que Joseph Kabila n'a pratiquement pas fait d'école. Oui, mais on est en Afrique, un continent dans lequel on peut encore espérer. Pas à cause de Kabila, bien sûr.

jeu il est très clair : il n'est pas là pour théoriser ; il partira des travaux des étudiants pour, éventuellement, donner des conseils en partant de son expérience. Approche pédagogique qui, quand elle n'est pas simple démagogie, devrait être tout ce qu'il y a de plus normal, mais à laquelle je ne suis pas sûr que les étudiants aient été habitués par les écrivains qui sont venus leur parler. Mais c'est aussi une approche qui n'a de valeur que si l'écrivain supposé savoir, après une phase de réchauffement, ne se laisse pas mener par le bout du nez par son ego, comme cela arrive dans presque tous les amphes du monde.

À un certain moment Berger emploie le mot « réalisme » en réponse à une question. Pause déjeuner.

Retour. Un étudiant svelte de corps et de parole commence la séance en lui demandant s'il peut réexpliquer le réalisme parce que ce matin il n'était pas là. Il répond qu'il ne réexpliquera pas ; que toute explication serait simple exercice pédagogique ; que s'il a parlé de réalisme, c'était dans un contexte bien défini que l'on ne pourrait pas recréer artificiellement ; que si son interlocuteur du moment ne savait pas ce qu'il avait voulu dire ce matin par réalisme, ce n'était pas très important.

Dans la voix, une détermination sans concessions et une légère irritation. Une hypothèse : la détermination fut le fruit de la certitude que le travail sur les mots n'a aucun intérêt s'il n'est qu'exercice académique en réponse au pédantisme juvénile ; le style intellectuel BCBG du jeune homme fut à l'origine de l'irritation.

École Holden. Deuxième journée. Un étudiant vient de réaliser un documentaire sur les luttes des chômeurs napolitains pour le droit au logement. Luttes auxquelles, injustement, toute la presse italienne a collé l'étiquette infamante de N'drangheta (la « mafia » napolitaine). Lors du tournage du documentaire, l'étudiant a rencontré une femme exceptionnelle qui, lentement, est devenue l'une des leaders. Il aimerait faire un film qui mélange le documentaire et la fiction avec cette femme comme protagoniste. Il lui demande s'il peut lui faire des suggestions sur la manière de mélanger les deux « types » de scénarios.

Un très long silence.

« Est-ce que cette femme est morte.

— Non. »

Un long silence.

« Alors il ne faut pas que tu le fasses. » et il lui explique que s'il dit tout ce qu'il croit qu'il faut dire, s'il dit la « vérité », il peut la blesser et ça ne vaut pas la peine. S'il renonce à dire quelque chose parce qu'elle est vivante et qu'il a peur de la blesser, alors ce ne sera pas un bon film.

New York

Il est neuf heures et quart et j'attends l'ouverture de *Strands* à l'intersection de la 12^e rue et Broadway. Avec moi attendent : un vieil hippy dans la cinquantaine, en short et sandales, qui fait des flexions en sifflant ; un type dans la trentaine, cravate orange et chemise verte, lunette à la Arthur Miller, regard immobile ; une femme mûre, habillée comme une femme dans la cinquantaine nostalgique de la vingtaine,

les coudes appuyés à son chariot rempli de livres (47, j'ai les est contés. Les quatre du dessus sont de grosses briques féministes) ; un Noir avec des ressorts dans les pieds (le stéréotype du jeune Noir new-yorkais) qui décrit des ovales au rythme de son walkman ; deux adolescents, appuyés à la cabine téléphonique, qui ont l'air de régler des problèmes de cœur (quand une touriste, accent français, leur demande si elle peut téléphoner, ils se déplacent de cinquante centimètres sans répondre et sans la voir) ; une grosse Noire souriante (le stéréotype de la jeune mère noire new-yorkaise) avec des enfants qui jouent à se voler les casquettes. À neuf heures et vingt-cinq, quatre employés sortent de la porte de service avec quatre bibliothèques sur roue, qu'ils placent devant les vitrines. À neuf heures, j'entre dans la librairie la plus poussiéreuse que je n'ai jamais vue.

Pour arriver à la librairie j'ai traversé 42 rues. Assez de temps pour m'émouvoir.

J'aime New York.

J'aime la casbah de l'Occident.

J'aime sa foule, ses gratte-ciels, ses magasins, sa publicité, ses taxis, ses restaurants.

J'aime ses librairies, ses musées, son métro (et ses bouches), son trafic (de voitures).

J'aime ses vendeurs de châtaignes (quand c'est le temps des châtaignes).

J'aime ses autres vendeurs de rue (quand ce n'est pas le temps des châtaignes).

J'aime son rythme, ses odeurs, sa musique, ses couleurs.

J'aime sa tronche.

J'aime les touristes. Même les touristes, j'aime à New York.

J'aime New York parce que je suis en même temps à Athènes en -399, à Rome en -45, à Constantinople en 527, à Aix-la-Chapelle en 813, à Malte en 869, à Pékin en 1030, à Damas en 1170, à Oulan-Bator en 1206, à Florence en 1492, à Xaquixaguane en 1548, à Londres en 1658, à Paris en 1788, à Moscou en 1916, à New York en 1952 et à New York en 2001.

J'aime ses Noirs.

J'aime ses Portoricains, ses Italiens, ses Chinois, ses Scandinaves, ses Brésiliens, ses Cambodgiens, ses Russes, ses Vietnamiens, ses Bulgares, ses Zimbabwéens, ses Portugais, ses Espagnols, ses Colombiens, ses Thaïlandais, ses Algériens, ses Polonais, ses Mauritaniens, ses Mongols, ses Israéliens, ses Argentins, ses Palestiniens, ses Zambiens, ses Yougoslaves, ses Indiens (de l'Inde), ses Indiens (d'Amérique, que je n'ai jamais vus), ses Français (fort peu nombreux), ses Allemands (indétectables), ses Anglais, ses Nigériens, ses Marocains, ses Botswanais, ses Suisses, ses Chiliens, ses Autrichiens, ses Afghans, ses Iraniens, ses Malgaches, ses Égyptiens, ses Mexicains, ses Cubains (même ses Cubains), ses Libanais, ses Congolais, ses Sénégalais, ses Canadiens (même ses Canadiens) et ses Namibiens.

J'aime New York.

J'aime ses prêtres et ses rabbins, ses mollahs et ses moines (bouddhistes).

J'aime ses églises, ses mosquées et ses synagogues.

J'aime New York.

J'aime ses temples (chrétiens, du sexe, hindous, de la mode, juifs, du sport, musulmans et des chaussettes).

J'aime ses auto-ambulances, ses hôpitaux, ses centres (du cancer, de l'AIDS, de la ménopause, des os, des cheveux et des yeux).

J'aime ses parcs (son parc central aussi).

J'aime son espoir, sa vitalité et sa dureté.

J'aime sa pizza, sa choucroute, ses tagines, son poulet général Thao, sa tarte aux poires, sa glace (celle qui nous rafraîchit la langue), ses T-bones (et aussi ses T-shirts, ses T-cables, ses T-books et ses T-cars).

J'aime New York parce qu'il y a Harlem et le Bronx d'où partira ce qui fera pâlir 1789 et 1917.

J'aime ses filles (décontractées, coincées, dévêtues, sportives, femmes d'affaires, blondes, brunes, noires, blanches, délavées, maigres et grosses)

J'aime ses gars (décontractés, coincés, dévêtus, sportifs, hommes d'affaires, blonds, bruns, noirs, blancs, délavés, maigres et gros)

J'aime New York.

J'aime son sang, ses idées, ses ponts, ses trottoirs, ses artistes, ses expositions, ses bars (sombres, éclairés, malfamés, à la mode, grands et pas grands)

J'aime ses pompiers. Même les pompiers, j'aime à New York (je n'aime pas ses policiers, ça non. Même à New York, je n'aime pas les policiers)

J'aime ses journaux, ses jardins, ses villas, ses charcuteries, ses bijouteries, ses magasins (de vêtements, d'ordinateurs, d'alimentation naturelle, d'alimentation non naturelle, de cahiers, de condoms, de tournevis, de voitures, de pain, de fruits et légumes, de fruits sans légumes, de pilules et de légumes sans fruits).

J'aime sa saleté, ses instituts de beauté, sa merde (de chiens, d'humains, de chats, de serpents et de lapins.)

J'aime New York.

Je ne sais pas très bien pourquoi, mais j'aime New York (probablement j'aime New York parce que toutes les autres villes sont plates et pleines de soi.

Matrix

Il y a une formule facile pour que les autres vous trouvent intelligents : vous prenez un livre, une émission, le comportement d'un homme politique, un film, le bavardage de votre cousin, n'importe quoi qui fait partie du spectacle quotidien et vous allez mettre au foyer les images qui ne nécessitent pas de souffle pour prendre feu ; vous allez enchaîner des mots lourds qui écrasent le sens critique des touristes de la pensée, que nous sommes. Le film Matrix, par exemple, est la piste idéale pour un ballet de mots qui flattent notre désir de pénétrer la vérité. Quelques phrases grandiloquentes sur le « vrai » et sur le « réel » ; un héros positif et divin qui nous sauve et voilà que la marmite est bien remplie. Prête à déborder au moindre feu. Voilà que des gens du calibre de Žižek peuvent danser autour du feu et lire le monde dans les formes de l'écume qui déborde. C'est aussi à cause de sa capacité de lire le futur dans le ventre de la banalité que Salvoj Žižek est l'un des grands maîtres actuels de cet art qui fait tourner les papeteries et les peurones des philosophicacteurs..

Chemise et aubergiste sales

Yankel, un *schnorer*³, se réchauffe dans l'auberge de Haïm, un riche avare qui a bien voulu lui permettre de s'asseoir à côté de la cheminée, mais qui n'a aucune intention de lui donner à manger. Le parfum du yokh⁴ est si bon... si intense... et Yankel a si faim qu'il ne peut se retenir de demander à Haïm si... Mais l'aubergiste joue au malin : « Non, ce n'est pas du yokh qui cuit, là... c'est une marmite avec quelques chemises ». Et alors Yankel fait la seule chose qu'un pauvre, marqué par un fatalisme et un persiflage millénaire, puisse faire : « Il enleva sa chemise [...] et, devant Haïm médusé, il la jeta dans le yokh fumant et parfumé. » Je donnerais ma chemise pour pouvoir agir comme Yankel, quand ils se croient malins à Télé-Québec.

Châtaigniers

Celui qui retransche un nouveau domaine de connaissance, celui qui met un nom et libère ainsi un ensemble de discours que d'autres discours suffoquaient, connaît tout du nouveau domaine. Comment pourrait-il être autrement si c'est lui qui l'a créé ? Lui qui l'a créé... disons qu'on le déclare *père du domaine* tout en sachant que l'on ne sait pas quel fut le spermatozoïde qui toucha la cible, Même pour un cas facile comme celui de la psychanalyse on n'est pas sûr sûr — l'éjaculation précoce joue en faveur de Freud, il est vrai, mais on n'est pas encore sûr sûr.

Un nouveau domaine attire les médiocres comme la célèbre merde les mouches et les médiocres sont souvent si médiocres qu'ils peuvent planter un châtaignier dans un pot d'un tiers de litre pour découvrir, après des années de recherches, que le pot est trop petit. Ils peuvent faire n'importe quoi, car dans les nouveaux domaines il n'y a pas d'erreurs possibles.

³ Schnorer : pauvre qui quémande de foyer en foyer et qui permet à ceux qui le nourrissent de faire une bonne action. Cette histoire apparaît en *Contes yiddish de Chelm à Varsovie*, édition Neuf, 2000

⁴ Soupe au poulet.

S'ils restent dans la châtaigneraie, les apprentis châtaignistes peuvent toujours écrire un article sur l'impossibilité de faire pousser un châtaignier dans un pot minuscule ou sur la difficulté de trouver le bon pot ou (ceux qui privilégient une approche plus théorique) sur la difficulté d'épouser contenant et contenu ou encore (pour les théoriciens des fondements) sur l'ontoarbrologie de la contenulogie des châtaigniers.

Je n'exagère pas.

Je n'aime pas exagérer : eussé-je aimé que j'aurais suivi mon meilleur ami dans le département d'exagérologie comparée.

Mais que se passe-t-il si, un jour, arrive quelqu'un qui a déjà vu des châtaigniers ?

— Hors de mon domai...ai...ai...ne... ! crie le père.

— Hors de soooooooooon domaine... ! crient les fils.

Et on lui lance des cupules.

Le père écrit, les fils écrivent.

Écrivent les fils, les petits fils et le père des pères écrit.

Des milliers et des milliers de pages, sur du papier de châtaignier.

Pensée unique

Un coup de fil de mon meilleur ami qui hurle indigné contre la « pensée » unique de la clique du *Monde Diplo*. Il me le dit comme si c'était la première fois que nous en parlons. Il semble avoir oublié que des dizaine sde fois nous nous sommes dits que le *Monde Diplo* tourne toujours sinistrement en rond. « Cette fois, c'est différent » qu'il crie « L'article du sous-commandant Marcos, passe toutes les bornes... et bla bla bla » Là, j'ai raccroché sans même le saluer. Il y a des limites à tout !

S'en prendre encore une fois au concombre masqué, c'est du temps perdu. Même si, cette fois, le concombre aggrave son cas en ajoutant son grain d'insipidité à la soupe *diplo*. Qu'il remette son « oxymoron » dans sa braguette et qu'il retourne dans son maquis, nom de Dieu. Mais, y'en a marre de parler de ça entre-nous. Pourquoi faut-il encore qu'on s'indigne des âneries de cet intello de maquis relayées par des salontards ? Surtout ne pas se regarder penser et devenir la pensée unique de la pensée unique de la pensée unique !

C'est vrai qu'ils se citent toujours entre eux, qu'ils réimpriment leurs turlutaines de mois en mois, qu'ils sont incapables de regarder par-dessus leurs maudites lunettes noires, qu'ils n'ont jamais le moindre doute de leurs positions, que quand ils découvrent un « concept » et l'appliquent à tort et à travers. C'est vrai que Virilio, pour en prendre un qui se targue de penser de manière un peu moins conformiste, ne sait pas de quoi il parle, mais que de vindictes gaspillées contre lui, comme l'autre jour, dans ce courriel mémorable : « S'il y avait un semblant de justice il aurait dû naître à Bugeat dans le plateau de Millevaches au début du XIX^e siècle, fils débile de père débile et de mère inconnue. Analphabète et

sourd-muet, il aurait passé sa jeunesse avec La Rousse, (la vache du curé) que, malgré ses efforts monstrueux, il n'aurait pas réussi à enceinter. Mais, comme tous les lecteurs du Monde Diplo le savent, il n'y a pas de justice en ce bas monde où les intellectuels grands connaisseurs de la vérité n'ont aucun pouvoir. Paul Virilio est donc né au XX^e siècle, il a appris à écrire (mal), etc. Et nous, lecteurs masochistes de tout ce que les BCBG produisent dans la capitale de l'Hexagone, nous retrouvons sa prose à tous les carrefours. » Garde ta rage pour d'autres causes, mon rat. Arrête de lire le *Monde Diplo* si ça t'emmerde, et n'en fais pas un plat aux amis.

Tourner en rond

Je suis assez vieux pour avoir côtoyé des gens qui croyaient qu'on doit progresser et que *tourner en rond* était un péché capital. Il n'y avait pas d'excuses pour ceux qui continuaient à tourner en rond : même aux plus paresseux et aux plus débiles la nature avait donné la force et la volonté de faire un ou deux pas en avant.

Avec ces idées qui ont très mal vieilli — au moins dans certains milieux —, ces gens seraient très mal à l'aise dans notre monde où tourner en rond ce n'est plus *tourner en rond*, mais une progression circulaire. Ils risqueraient de casser la figure à ceux qui diraient qu'« une progression circulaire est bien plus importante qu'une avancée linéaire » en laissant poindre, sans finesse et avec mépris, derrière leur sourire de circonstance, que le progrès n'est bon que pour les simples d'esprit — pour ceux qui, comme eux, aveuglés par le progrès de la technique, pensent que l'humanité entière avance. Et si on avait ajouté qu'il était impossible de continuer à tourner en rond parce que, comme l'énonce la première (et la seule ?) loi de la psychologie, *on trouve toujours un sens à tout*, ils auraient répondu, sans trop de détours, qu'il se foutaient des lois de la psychologie et qu'il suffisait de ne pas avoir les yeux dans le cul pour voir qu'il y avait des gens qui tournaient en rond toute leur vie parce que cela faisait leur affaire ; parce qu'ils pouvaient renoncer à regarder autour d'eux et continuer ainsi à s'exalter devant la beauté de leur nombril.

Les nouvelles idées ne sont sans doute pas fausses (mais est-ce que les vieilles l'étaient ?) et sont certainement plus subtiles et plus nuancées que les vieilles. C'est vrai : il y a *tourner en rond* et *tourner en rond*. Qui n'a pas croisé des gens qui font de si nombreux tours et tournent tellement vite que les traces laissées par leurs pieds deviennent leur tombeau ou d'autres qui tournent si légèrement qu'ils ne laissent aucun signe ni dans leur vie ni dans celle des autres ? Mais, nul besoin de considérer ces cas extrêmes⁵ : il est notoire que le diamètre du cercle est, parfois, tellement grand que même les plus malins ne voient pas que, pendant toute leur vie, ils n'ont fait que marcher sur un arc de cercle — la majorité des philosophes et des fous appartiennent à ce genre de tourneurs en rond ; d'autres fois le cercle est tellement petit que le rond dessiné par un chien qui se mord la queue paraît énorme en comparaison — les artistes et les bonnes vieilles mères de famille sont de bons exemples de cette condition que l'on pourrait appeler « de vrille ». Il

⁵ Le premier cas, bien qu'il soit assez morbide est très répandu. Les pessimistes disent même que c'est le seul vrai cas.

va sans dire qu'il y a aussi ceux qui avancent sur un cercle en tournant sur eux-mêmes⁶ sans se demander s'ils tournent en rond ou s'ils avancent en ligne droite : ce sont les plus nombreux et j'aurais envie de les appeler la *majorité silencieuse*, si cette expression n'avait pas été ternie par la majorité bavarde.

À bien y penser, c'est notre père le langage qui nous oblige à tourner en rond et ce n'est certainement pas en écrivant un article qu'on avance.

Pyrénées et Amazonie

Mon amie aime beaucoup Henri Lefebvre, aime beaucoup les voyages et aime beaucoup lire. Je ne connais pas Henri Lefebvre, je n'aime pas le voyage, la lecture m'amuse. Mon amie aime les Pyrénées, moi aussi. Depuis des années je lui répète que, dans les villages des Alpes, je trouve le moyen âge, l'Afrique et l'Amérique du Sud. Elle trouve ça louche. Elle trouve que c'est trop taillé sur mesure. Sans doute. Que me dira-t-elle, après avoir lu cette phrase de Henri Lefebvre : « *Je ne partage pas les nostalgies de Robert Jaulin qui va chercher dans le bassin de l'Amazone ce que j'ai trouvé, sans chercher, dans les villages des Pyrénées* » ?

Poètes

Il y a un élitisme que j'aime et un autre que je n'aime pas. Je n'aime pas celui des poètes qui après avoir dit que la poésie (écrite) est une activité mystérieuse une « voie pérenne pour dire l'indicible » humilient les mots, croyant humilier les simples qui écoutent la télé et jouent en Bourse. Messieurs les poètes, un peu de respect pour le vies qui vous livrent les mots à papouiller ! Pour ces vies passagères faisant signes vers l'indicible.

Creux

Parfois j'en veux aux hommes que leurs paroles rendent « grands ». Je leur en veux parce qu'ils permettent à des masses de rachitiques de se gonfler les pectoraux et de faire peur aux âmes simples comme la mienne ou celle de certains de mes copains et beaucoup de mes copines. Les Heidegger ou les Nietzsche, les Wittgenstein ou les Derrida, les Joyce ou les Mallarmé, tracent de nouveaux sentiers dans la forêt enchevêtrée de l'humanité...

Passe-moi la tronçonneuse de Saint-Thomas.... Coupons cet arbre-là... Dangereux trop près du ravin...

Creusons entre ces deux roches... Ici une mine devrait suffire... C'est dommage de traverser cette clairière je vais faire un détour vers cette étable... Après ce hêtre un pont serait parfait...

Le sentier est prêt. Nous pouvons atteindre le sommet sans trop d'excoriations. Si nous avons envie et, surtout, si nous avons les outils et la force, nous pouvons tracer de nouveaux sentiers. Puisque nous ne sommes pas de grands défricheurs, nous pouvons nous contenter de marcher dans le sentier, de regarder le paysage et d'admirer les travaux réalisés. Mais. Mais il y a aussi les *Creux*. Les Creux se promènent sur les

⁶ Tout lecteur attentif se demandera pourquoi j'ai forcé la métaphore du chien et n'ai pas suggéré celle de la rotation et de la révolution terrestres ici. Pour plusieurs motifs : 1) parce que je la trouvais drôle ; 2) parce que cela me permet de dire (en note) que le chien avance en troquant le temps pour le plaisir, ce qui est une des choses les plus plaisantes qu'un être vivant (indépendamment de sa position dans l'arbre de la vie) puisse faire ; 3) parce que l'image de la terre est trop facile à exploiter ; 4) pour introduire, plus ou moins subrepticement, les chiens sur lesquels je vais dans doute me vautrer un jour.

sentiers, parfois fraîchement creusés, comme vous et comme moi, mais... Mais, les Creux ne se contentent pas de flâner et de nettoyer le sentier tout en marchant : avec l'air très concentré, propre aux saouls et aux débiles, ils cherchent une branche cassée que le vent de la nuit a fait tomber ou un caillou que la pluie a abandonné ou une bouteille vide que des fêtards ont oubliée... quand ils ont trouvé leur butin au lieu de faire simplement ce que vous auriez fait (déplacer la branche sur le bord, donner un coup de pied au caillou, ramasser la bouteille), ils prennent la posture regardez-moi-faire du *gorilla gorilla* et ils font des danses et ils crient et ils déclament et ils disent au monde la portée de leur découverte, l'importance de leur pensée...

Si je n'avais pas déplacé cette branche, les gens auraient pu se blesser... à quoi sert un sentier sale ? C'est bien plus important d'enlever les branches que de creuser des sentiers qui polluent le paysage... il faut écouter les traces du passé...

Mais contrairement à ce qu'ils disent, ils n'écoutent rien. Ils se regardent faire semblant d'écouter. Il y a même ceux qui ne font même pas l'effort de déplacer un caillou et qui restent assis pour déplacer quelques aiguilles de sapin avec la pointe de leur bâton. Ils n'écoutent pas les fourmis avec les oreilles de leurs yeux, ils se contentent de regarder la pointe de leur bourdon. Ils ne pourront jamais être des fourmis, jamais être assez grands pour construire des cathédrales d'aiguilles. Ils n'ont pas la grandeur de Proust qui des fourmis comprit la force ou de Walser qui avec des feuilles construisit des cabanes... Les Creux se prennent pour d'autres. Surtout pour d'autres qu'ils ne connaissent pas sinon dans les formules vides qu'ils ont su extraire de leurs textes. Et alors ? Est-ce ton problème ? Eux aussi ont droit à la vie ! Bien sûr. Ils ont même le droit à la parole, comme moi. Comme tous. Et j'oppose ma parole à la leur. Je l'oppose avec un seul espoir : que ma langue ait une retenue que la leur n'a pas.

Souvent j'en veux aussi aux grands hommes d'action. Mais ça c'est une autre histoire. Beaucoup moins simple.

L'Atlas

Il a gagné un concours pour Grenoble même s'il a eu seulement 0,5/20 en dessin. Il étudie et il s'emmerde, mais au moins il n'est pas obligé de faire le Ramadan pour montrer aux petits Français riches qu'il est différent d'eux, comme il faisait à Casa. Il gagne quelques francs en donnant des leçons de maths à un petit couillon qui a une mère très belle. Belle et gentille avec lui. Elle lui donne continuellement de bons conseils. Mais, elle lui en donna aussi un très mauvais : « Tu dois marier une femme de l'Atlas, pas une Française. » C'est ça qu'il a fait. Après trente ans, sa femme de l'Atlas l'emmerde encore, avec des histoires de Ramadan. Il n'aurait pas dû écouter la mère du petit couillon ; mais, comment aurait-il pu faire autrement ? elle était si belle et gentille, avec lui.

À Midelt il était habitué à voir des ânes qui tiraient des charrettes. La première fois qu'il alla à Boudnib avec son père, quand il avait sept ou huit ans, il vit des ânes à deux pattes tirer des charrettes : « Papa est-ce qu'ici les ânes parlent ? »

L'âme à la plage

Pour connaître un pays, il est inutile de lire des essais. Si l'essai a le moindre intérêt, on n'apercevra que la bourre des idées dont l'auteur a garni le « réel ». On ne lit pas un chef-d'œuvre littéraire non plus. L'email⁷ de l'écrivain aura trop lissé la surface pour que les ongles du lecteur puissent avoir prise. On ne fait pas du tourisme, surtout pas du tourisme intelligent, où on cherche les événements hors des circuits normaux, loin des « quartiers latins » pour japonais ou pour candides montagnards, dans les « petits bleds » ou dans les banlieues « culturelles ». Et le cinéma ? Un documentaire n'est qu'un essai plastifié et qu'est-ce qu'une fiction sinon un roman aux rêves bandés ? Pour connaître, il ne faut surtout pas interroger quelqu'un du pays. Le besoin de décrire quelque chose d'intéressant ou d'inintéressant — dépendamment de ses rapports au pays — crée une situation si artificielle qu'on ne connaîtra ni lui ni son pays. Il y a un moyen sûr pour commencer à connaître un pays dans lequel on n'a pas passé son enfance : y vivre au moins 165 ans — ce qui, avec l'espérance de vie actuelle, est donné à très peu de gens. Impossible donc de connaître un autre pays ? Non. Il y a une manière simple et gratuite : il suffit d'observer la « même » publicité dans son pays et dans l'autre pays et d'en étudier les différences. Pourquoi ce privilège pour la publicité ? Parce qu'elle doit être efficace et aller toucher les cordes les plus sensibles de gens : elle doit réveiller l'âme profonde, celle qui tient les cordons de la bourse. Elle-même est l'âme du pays.

La semaine passée, dans *L'Espresso*⁸ et dans le magazine du *New York Time*, il y avait un très bon exemple de la « même » publicité. Deux photos prises sur la même plage pour une pub de Versace : dans l'une deux hommes et deux femmes et dans l'autre les mêmes quatre personnes plus quatre autres jeunes hommes.

Première publicité : un homme aux longs cheveux noirs, au regard ténébreux, assis sur les talons avec le bassin vulgairement projeté en avant, pantalons et maillot Versace, cache l'appareil génital d'un mec nu qui regarde une fille, aux cuisses grosses comme ses chevilles, en train d'observer le mini soutien-gorge qu'elle vient d'enlever (ou qu'elle veut mettre). Une autre fille, en monokini, est couchée devant elle.

Deuxième publicité : en premier plan le pied et la jambe d'un homme qui semble vouloir enlever son slip ; couché à côté de la jambe le même jeune homme nu de la photo précédente tourne le dos au lecteur, les fesses cachées par un sac à main (Versace ?). La fille, qui dans la première photo était en train d'enlever son soutien-gorge, est maintenant assise en train de le désagrafer et laisse poindre le quart de sphère sous le mamelon. La fille en monokini de la première photo est toujours en monokini, mais est assise et tourne le dos au lecteur.

Question. Laquelle des photos est apparue dans le magazine italien ? Celle avec les filles aux seins en l'air ou celle avec l'homme qu'on dirait prêt à se dénuder ? La réponse est bien trop facile. Mais que disent ces photos sur l'Italie et sur New York⁹ ? De milliers de choses qu'aucun essai ne pourra jamais dire. La

⁷ Email et non e-mail !

⁸ Hebdomadaire italien de gauche modérée qui ne lésine jamais sur les nudités féminines.

⁹ New York et non États-Unis.

publicité est l'âme d'un pays, c'est bien connu.

Experts

Quand un sourire ironique répond à votre tentative de montrer que Ducharme et Sollers, Heidegger et Adorno, Nietzsche et Lénine, Jésus et Sade, etc. ont *énormément* de points en commun, ne vous en faites pas. Et si on ajoute : « La seule chose en commun, c'est que tu les aimes », vous devriez vous réjouir, car ils vous donnent raison sans le savoir. Par contre, quand vous lisez des comparaisons entre des auteurs faites sérieusement, selon tous les canons de la scientificité du moment ; quand on voit l'expert du domaine trouver, avec une finesse extrême des points communs qui excitent l'intelligence (je ne l'avais pas vu et pourtant...) ou quand vous entendez des gourous des médias dire nonchalamment que... vous devriez peindre sur vos lèvres un court sourire ironique du type « J'en ai vu d'autres ». Ne vous faites pas avoir. Mais retournons au premier sourire : ce petit sourire en coin, qui, de manière paternaliste, semble vouloir protéger ce « petit animal qui *aime* tout, en partant de ses excitations du moment », ce petit sourire n'a sans doute pas compris que « cet amour qui unifie » n'est pas quelque chose de subjectif, de volontariste, de farfelu. Celui qui aime est inséré chair et os dans le monde et ce qu'il voit ne relève pas de l'arbitraire, mais du social et du naturel qui a pris corps en lui. Ce naturel est infiniment plus fort que l'exercice de l'expert (qui n'arrivera à la même conclusion que quand des millions d'idées de ce genre seront dans l'air). L'expert, par définition (c'est-à-dire à cause de la prudence qui le fait expert), ne trouvera jamais de nouveautés. C'est tellement normal de s'exciter (intellectuellement) en lisant Heidegger et ses défenses du passé et de la contemplation et en même temps aimer l'apologie de l'action (et du futur) de Bloch ; d'aimer l'éternel retour du même et l'utopie du socialisme...

Concision

Les formules concises ne sont pas nécessairement à rejeter, même quand elles s'apparentent aux slogans et aux clichés. Il y a des slogans qui aident la pensée en ouvrant, dans les murs des mots, une fente d'où la réalité crie sa présence niée (cette « présence niée » n'est pas loin d'un cliché, mais elle ne l'est pas ; même « présence absente » ne l'aurait pas été).

Les slogans, avec leur brièveté, sont parfois l'avant-garde mobile de la pensée.

Les producteurs de paroles, ceux qui mesurent la valeur en nombre de lignes écrites, n'aiment pas la concision. Elle n'est pas payante, du point de vue culturel, entendons-nous bien ! C'est du *fast-writing* et ce qu'ils aiment, eux, c'est le *fat-writing*. Leurs rondaches arborent **ceci n'est pas un cliché**, autrement comment s'en apercevoir ? Ils ont besoin de temps, de beaucoup de temps ! et d'espace, de beaucoup d'espace ! En bons intégristes de la pensée, ils la voilent. Ils la voilent pour lutter contre le simplisme de notre société marchande, contre une université asservie à l'économie, contre des médias vendus au pouvoir, contre les financiers sans âme... c'est ça qu'ils disent. Si c'est ça, voilons ! Voilons, pour avoir le plaisir de dévoiler.

Dévoilons, maintenant.

Un voile, un autre, un autre... enfin ! une petite boîte. Leur boîte à pensées.

Ouvrons.

Vide.

Ils nous ont eus !

Chiens

Taiwan est bien plus civilisée que la Chine (continentale). Dans cette île chinoise la vente et la consommation de viande de chien ont été déclarées illégales. Qu'est-ce qu'ils ne feraient pas pour se différencier de la Chine !

Injection létale

Il a l'air de savoir de quoi il parle, lui qui, en compagnie de son frère, en 1991, tua, de manière pas tout à fait catholique, deux hommes et qui depuis huit ans vit dans le couloir de la mort d'un des pénitenciers les plus courtois des États-Unis, celui de l'Arizona : « À toute personne condamnée à mort avant le 23 novembre 1992, il est offert le choix d'être exécuté par injection létale ou gaz létal. Les détenus condamnés à mort après le 23 novembre 1992, doivent être exécutés par une injection létale. » Robert Murray a été condamné le 26 octobre 1992 et il doit choisir même s'il est loin de croire que choisir est le signe d'une civilité quelconque. Choisir la méthode de son exécution est d'un si horrible mauvais goût que c'est imaginable seulement dans des peuplades auxquelles on a imposé les médias comme filtre dans tous les rapports publics. Selon les bonnes âmes qui ont introduit l'injection létale parce que « la mort par injection létale n'est pas douloureuse », il serait naturel que Murray la choisisse. Mais ce n'est pas la douleur du moment de la mort qui compte pour lui : « La douleur réside dans les années, le mois, les jours, les heures, les secondes, qui conduisent au moment de l'exécution. La douleur est dans le choix de sa propre méthode d'exécution. » Il n'y a pas d'exécutions humaines. L'homicide d'État symbolise l'inhumanité d'une humanité incapable de faire le moindre pas en avant. Aux âmes qui se croient sensibles, Murray montre qu'il n'y a pas de différence entre exécuter quelqu'un par injection létale ou en le jetant d'un avion : « Supposez qu'on me dit que le trois de novembre, quelqu'un vient me prendre dans ma cellule, m'accompagne jusqu'à un avion et à trois heures, me jette de l'avion sans parachute. Après quelques minutes, mon corps frappera la terre et je serai mort. Une mort facile, instantanée, sans douleur (...) comme une injection létale. » La douleur c'est l'attente et de savoir qu'Elle sera donnée. Même si enveloppé et enrubanné de façon artistique, ce *don-là* est irrecevable. L'État devrait être là pour montrer que la mort ne se donne pas. Devrait. La douleur c'est de savoir que le train ne fera pas de détours, ou que, si détours il y a, ils sont comptés ; qu'une machine qui ne connaît ni hasard, ni pardon avance télécommandée par une folle abstraction — l'État — qui de la justice ne garde que le squelette sans vie.

Encore la comparaison de l'injection avec l'avion : « La peur de tomber pendant deux minutes n'est

aucunement différente de la peur d'être lié sur une table (...) il y a la même attente avant l'exécution. » ! Les âmes sensibles croient que l'injection est plus humaine ! Drôle de sensibilité, plus insensible que l'insensibilité ! Quand on sait des années à l'avance qu'un jour, dont l'éloignement ne dépend que des joutes oratoires d'avocaillons, un sale bourreau nous foutra sur un lit pour nous injecter une sale merde, mourir ce n'est pas comme s'endormir. Ceux que la vie condamne à mort peuvent mourir tranquillement dans le sommeil, ceux que l'État condamne non. Pour eux il n'y a pas de tranquillité. Il y a seulement la douleur du laps établi, l'odeur de la vengeance et la froide inhumanité de la compassion étatique : « La mort par injection létale n'est pas douloureuse et le détenu s'endort (*goes to sleep*) avant les effets fatals du *pavulon* et du chloryde de potassium »¹⁰.

Indignation

L'indignation — la vraie, celle qui emporte toutes les protections patiemment dressées pendant des années de dur labeur, celle qui libère de mégatonnes de vitalité — est déclenchée (au moins, dans mon cas) par l'imbécillité des ignorants-instruits. Heureusement (pour l'indignation) que la communauté des ignorants-instruits attire des adeptes à un rythme prodigieux (si ça continue comme ça, dans pas longtemps tous les instruits y seront intégrés). Qu'il s'agisse d'une communauté ne fait pas de doutes : tous les mécanismes d'hébétement et de dévitalisation des vraies communautés (celles des *Asini asinos fricant*) sont là.

Exemple.

Un tas de fumier (sur les tas de fumier ne naissent pas que les fleurs). Un quidam qui sort en vrille. Virilio. Trois feuilles sales de châtaigner disposées en pelure de banane sur la tête, les yeux fermés et le front plissé par la profondeur des pensées, la bouche pas encore complètement sortie de la merde : « Aujourd'hui on se dit qu'il n'y a plus besoin de guerres pour tuer la réalité du monde. » Quel apophtegme ! Il est hors de doute qu'un jour il sera célèbre comme la réponse de Diogène à Alexandre ou le rappel de Socrate à propos de la poule ou *alea jacta est* de César.

L'apophtegme naît d'une considération d'Agatha Christie : « Les années de guerre ne semblaient pas être de véritables années. Elles faisaient partie d'un cauchemar durant lequel la réalité était abolie. » Si on suppose que le traducteur d'A. Christie était seulement un *traditore* et pas un assassin (ce qui, vu les antécédents de Mme Christie, est tout autre que sûr !) on voit comment M. Virilio ne sait pas ce qu'il dit. Il cite probablement A. Christie parce qu'actuellement, dans le palud post-moderne, ça fait plus branché de citer un écrivain « populaire » que l'éternel Heidegger.

Têtes

Pluie fine comme la mélancolie de l'enfance. Les têtes de deux fauvettes ballottent derrière le comptoir

¹⁰ Tiré de la description donnée aux détenus pour leur permettre un choix avisé de la méthode de mise à mort.

de Gallimard.

La tête aux yeux bleus : « Ils finiront par accrocher la photo de l'employé du mois. »

La tête aux yeux noirs : « Et, on nous fera vendre des hamburgers. »

Les deux têtes espiègles, ensemble : « Ce ne sera pas nous. Ce sera, là là là... »

Johnny Cash

Je ne supporte pas le mépris en général et celui envers les Américains en particulier. Surtout quand il s'agit de chansons. En écoutant *I walk the line* de Johnny Cash, je me suis demandé si les Français et les francophiles qui encensent Brassens et Ferré parce qu'ils ont mis en musique Rutebeuf, Apollinaire, Aragon ou je ne sais pas quel autre poétastre pour lycéens acnéiques, savent que Johnny Cash a retravaillé *über die Linie*¹¹ d'Ernst Jünger et la réponse à ce texte formidable de Heidegger (*Zur Seinsfrage*). Sans doute que non. Et s'il me lise maintenant ils le savent¹².

Radio et musique

J'ai trouvé pire que *Passages* (l'émission intellectuelle de mauvais ton qui vient de disparaître). C'est une émission du matin animée par un con, au nom à consonance italienne, et par deux ou trois conasses qui rient de n'importe quoi d'une manière si artificielle qu'on a envie de... je suis trop bien élevée pour dire de quoi. Mais, *Passages*, me permet, en passant, d'ajouter :

1. La radio n'est pas faite pour la parole.
2. La parole accompagnée du son, mais sans la présence d'images, est fausse. Elle a besoin d'artifices pour être vraie, mais elle devient ainsi doublement fausse.
3. La radio est faite pour la musique.

Sommets

Les sommets des montagnes ne sont pas d'accès difficile en soi. Il est souvent plus facile d'atteindre le sommet d'une montagne de 4 000 mètres en prenant une voie déjà tracée que de dépasser quelques mètres de rocher devant chez soi. Cela est encore plus vrai pour les sommets culturels : l'école nous emmène facilement sur les plus hautes cimes, mais elle ne peut rien contre les clichés les plus résistants. Elle ne peut rien, car les clichés sont ses fils chéris.

Sauter

Depuis une semaine elle se promène entre Dostoïevski et Hegel, et elle se sent bien.

Elle se sent. Et elle les sent.

Par ici ça bouillonne, par là ça coupe et elle aime ça. Elle recule pour mieux sauter.

¹¹ Je ne traduis pas les titres des livres pour ne pas offenser mes lecteurs français qui sont loin d'être des *Cornes d'Auroch*.

¹² Et s'ils ne lisent pas cette note (comme il est probable) ils ne sauront pas que j'ai inventé cette filiation. Je suis sûr qu'on fera un jour une série d'émissions sur ce canular.

Sauter où ?

Sauter.

Qui saute ne s'embourbe et celui qui parasite ne saute point, dit-elle. Simple trop simple. Vrai.

Taylor

Il y a pire que le terrorisme intellectuel. Il y a le taylorisme intellectuel. *Le Devoir*, qui a perdu les deux ou trois qualités de quotidien qu'il avait il y a quelques années pour acquérir tous les défauts des manuels universitaires est un exemple vivant (sic !) de taylorisme intellectuel : c'est-à-dire d'une chaîne de montage de la pensée où chaque ouvrier donne un coup de clef aux boulons conceptuels. Même si la chaîne permet une interchangeabilité complète des ouvriers-automates, il y en a deux ou trois qui ont si bien intégré les automatismes de la pensée-creuse qu'ils peuvent se permettre de serrer un boulon de temps à autre avec une nonchalance aristocratique. Prenons, à titre d'exemple, l'article *Coqs plumés*. Toute la mécanique est là : une ironie facile placée sur des mots apprêtés, un mépris pour les représentants de toute culture non livresque, une mise en contexte pédante, un regard altier sur l'histoire, des jeux de mots éculés. Les coqs du titre que le professeur-journaliste plume sont deux humoristes québécois, Anthony Kavanagh et Michel Courtemanche qui « ont ergoté sur leur place respective au panthéon franco-français des géants de la blague ». Il les met sur son perchoir avec force vulgarité « Et, puis Mack Sennet, ça vous dit quelque chose ? » Et puis, dans son pondoir, il caquète en citant le dictionnaire du cinéma qui narre les exploits du grand Mack. Je dois confesser que les amphigouris de ces ouvriers de l'intellect sont pour moi la porte magique qui s'ouvre sur les mondes que leur courtempensée méprise et que, malheureusement, parfois, j'oublie à cause de mon courtemps.

Joyce et les pamplemousses

Ça fait déjà deux ou trois jours qu'elle m'a dit : « Tu ne trouves pas que tu exagères avec cette histoire de pamplemousses ? J'ai l'impression que tu crois que tous sont des pamplemousses, excepté toi ! ». Je réponds seulement aujourd'hui parce que c'est le jour de Bloom et que Joyce (comme Bloom et Stephen) est un anti-pamplemousse. Comme tu vois, on est au moins deux. Trois avec le Che, quatre avec Nadia, cinq avec toi, six avec Josée (Blanchette), sept avec Gilles (Gagné), huit... je ne dis pas son nom par pudeur. Je pourrais compter jusqu'à quelques milliards. Pour être pamplemousse il faut des conditions qu'il n'est pas facile de retrouver dans le même individu. Il faut se prendre au sérieux ; avoir le poids d'au moins deux dizaines d'années d'école dans la cervelle et être encore ignorant comme une taupe ; être lourd et profond (surtout profond !) ; manquer de style et être incapable de présenter de manière personnelle la moindre idée. C'est pour cela que les pamplemousses abondent dans les plantations des universités et des journaux. Voilà les noms de deux pamplemousses québécois qui risquent de vieillir très bien (c'est-à-dire de rester pamplemousses leur vie durant) : Stéphane Baillargeon et Solange Lefebvre. Jamais une étincelle. Leurs écrits sont une pâte à *gnocchi* insipide qui fait perdre leur saveur même aux mots les plus savoureux. Dans *Le Devoir* du 5 juin, par exemple, après nous avoir ennuyés avec des

banalités teintées de paternalisme Solange Lefebvre cite Aristote (ce n'est pas pour rien qu'on est payé par une université !) : *c'est manquer de formation que de ne pas distinguer ce dont il faut et ce dont il ne faut pas chercher de démonstration*. Impossible de trouver une citation plus plate ! Mais il fallait bien parler de formation. (J'ai oublié de dire que les pamplemousses donnent une grande importance à la formation — s'il n'y a pas de pamplemousses pour les écouter, ils risquent de se suicider).

Pour Joyce, le jour de Bloom, une chansonnette à chanter sur l'air de la ballade yiddish Tum-Balalaïka que vous pouvez trouver dans les Cantiques¹³ : Leo Bloom Leo Bloom Leo Bloom Bloom bloomed
J. Lacan : « Lire ne nous oblige pas du tout à comprendre. Il faut lire d'abord ». Facilement applicable à *Ulysse*, célébré comme un livre difficile par les lecteurs qui ne lisent pas d'abord.

La fraise des dentistes

Il fut un temps où j'enviais ceux qui n'avaient pas de caries. Quelle sotte ! Apeurée par fraises, curettes, daviers et pulvérisateurs, obnubilée par ces espèces d'osselets (qui ne sont pas des os, en vérité) formant un collier pour la langue, sensible à mon mal comme s'il était la seule chose qui comptait au monde, en un mot, toute prise par le matérialisme « des choses », j'étais incapable de voir les bénéfices spirituels des visites chez le dentiste. Ce n'est que depuis une semaine que j'ai compris la portée des caries. Depuis l'illumination au 1800 Sherbrooke ouest, à Montréal. Maintenant je fais partie de celles qui savent. Que sais-je ? Je sais que le mal aux dents est un bien à l'âme, que les caries sont la porte d'entrée du monde de l'esprit, les déclencheurs du sens, la source de la vraie vie. Sourire radieux de jeunes filles qui ne connaissent pas les fraises des dentistes, je vous plains ! Dentitions impeccables de managers à la mâchoire carrée, vous me faites pitié ! Vive le tartre, les dents biscornues, les abcès, les traitements de canal, les ponts, la pulpe (dentaire), la pyorrhée, la parodontite ! Vive tout ce qui nous donne la chance de passer quelques heures dans la salle d'attente d'un dentiste ! C'est là qu'on mord à belles dents dans la réalité.

— Où veux-tu en venir ?

— Suis-moi.

J'avais rendez-vous à onze heures. Je suis arrivée à onze heures pile.

— Bonjour Hannah.

— Bonjour.

— Ça s'ra pas long. Le docteur Dassau est avec une patiente, mais ça sera pas long.

Dans la salle d'attente, il y avait seulement un monsieur dans la cinquantaine, l'air méditerranéen, myope comme une taupe, qui lisait *Elle Québec* avec une extrême concentration. Quand je lui passai à côté pour m'asseoir dans le divan qui faisait face à la porte, il avait son nez à quelques millimètres d'une publicité de maillot de bain et il ne leva même pas la tête quand je lui donnai un gros coup au genou avec mon sac. Je sortis le livre de Philip Roth que je venais de commencer, *The human Stain*. Ce vieux con qui

¹³ Volume VII, Tome premier du Monstre.

étudie les maillots de bain... cet autre avec les histoires de Clinton... Non, je ne vais pas lire. Je remets Roth dans mon sac.

- Je m'excuse Hannah, mais le docteur Dassau doit s'absenter pour une petite heure. Il sera de retour à midi.
- C'est sûr qu'il sera de retour à midi ?
- Oui. Je peux vous commander un café.
- Non merci.

« Il n'y a plus aucun respect du temps. J'avais rendez-vous à onze heures dix et il est déjà onze heures douze ! » C'est le vieux con qui me parlait en évitant de me regarder. Moi, en revanche, je le regardais, mais je n'avais aucune envie d'engager une conversation.

Sauvons-nous dans les revues. Il y en a une dizaine. Commençons par *Time*... Ça fait des années que je ne le lis plus. Des années ? Je ne l'ai jamais lu.

Time... Comme d'habitude, quand je feuillette les magazines, je commence par la fin. Minoque ? Ça doit être une nouvelle chanteuse : « En Europe quand une fille est sexy et peut danser, elle n'a pas besoin d'autre chose pour alimenter son image ». Méchants avec les cousins ! Personnellement je ne suis pas sûre que la majorité des Américains demandent beaucoup plus. Si à leur Madonna on enlève le sexy et la danse on se retrouve avec pas grande chose non plus... Entrevues sur l'Afghanistan... photos de la guerre... les héros... le général untel déclare... le colonel nous a confirmé... J'ai arrêté de feuilleter. J'ai commencé à lire attentivement le premier article sur la guerre. Pas mal. Les Américains sont vraiment les maîtres incontestés de l'ironie et de la désacralisation. Deuxième article. Même ironie, subtile, presque imperceptible. Troisième, une ironie encore plus subtile, pratiquement invisible, pratiquement absente. Absente ? En une fraction de seconde, la lumière se fit dans ma tête. Il n'y avait aucune ironie. C'est comme ça que les journalistes voient la guerre. Comme les enfants. Ils y croient. Et moi qui pensais que les Américains n'étaient pas aussi bornés que les Européens, que la guerre pour eux était un simple moyen de régler les conflits que les financiers ne pouvaient pas régler ! Non, ils jouent à la guerre et une écharde dans le doigt d'un soldat Américain est plus grave que la mort de trente non Américains. J'ai découvert qu'on écrit sur la guerre comme on a toujours écrit, comme des propagandistes de la supériorité de sa cause. Non... non... arrêtez ! Je ne veux pas ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai que le nationalisme est par définition vulgaire et raciste. Non ! Loin de moi images de mort... loin...

- Ça va mieux ?
- Quoi ? Qui ?
- Madame, vous vous êtes évanouie.
- Évanouie ?
- Oui, en criant : « loin ... loin ».
- Loin ?

On en a vu d'autres

J'ai beaucoup de difficultés avec ces « restes » des anciens peuples qui pour expliquer leur résistance aux attaques des nouvelles nations pensent et disent à tout bout de champ : « On en a vu d'autres, nous ».

On, qui ? Moi aussi, j'en ai vu d'autres : au cinéma, à la télé, dans les livres, dans les contes de mon père et de mon grand-père. Comme eux. L'Afgan qui dit « les invasions ont commencé il y a quatre mille ans » pour mettre en évidence que les Américains ne peuvent pas les plier, dit n'importe quoi. *Bull shit*.

Sans doute que les peuples n'existent pas, mais s'ils existaient, au fil des années ils perdraient leurs caractéristiques originaires dans la poussière de l'histoire et se saliraient avec le . C'est pour ça, qu'un Américain peut être bien plus « afghan » qu'un Afghan qui n'est jamais sorti de sa vallée.

Pouchkine

Je fais partie de la catégorie de personnes naïves, des gens simples, des bonnes pâtes, qui s'étonnent souvent et qui voient d'un bon œil tout étonnement. Étant naïve sans être débonnaire, je n'ai aucune pitié pour ceux qui ne s'étonnent jamais, pour les « tout est normal », pour ceux qui affirment que « tout cela est bien connu », même quand ils viennent de le découvrir. L'autre jour, pour la première fois de ma vie¹⁴, j'ai dû me confronter à une « vision négative » de mon étonnement : j'ai eu l'impression qu'il n'était que de l'ignorance crasse. J'avais toujours pensé que seulement les ignorants ne s'étonnent de rien ; aujourd'hui je suis sous le choc de la découverte que mon étonnement est, peut-être, un pur fruit de l'ignorance (après ces considérations, qui, pour moi, sont souvent le prélude à la dépression, j'ai demandé à ma meilleure copine si elle pensait que les étonnements, que j'ai si souvent défendus contre la suffisance de Lorenzo, n'étaient pas, comme celui dont je vais vous parler dans quelques lignes, de l'ignorance à l'état pur. Elle m'a rassuré. « J'ai toujours pensé qu'entre toi et Lorenzo c'était toi la plus intelligente et la plus cultivée », qu'elle m'a dit).

Voilà le cas : je feuilletais *Africana*, une encyclopédie sur « l'expérience africaine et américano-africaine », quand je tombai sur *Pouchkine*. Pendant quelques secondes je fus sûre qu'il ne s'agissait pas du poète russe, mais d'un Haïtien ou d'un Brésilien qui avait emprunté un nom célèbre (j'ai bien connu un serveur de Sao Paolo qui s'appelait Eisenhower et un étudiant haïtien qui s'appelait Motpassant Flaubert). Et pourtant, trois quarts de la page étaient couverts par le célèbre portrait de Vassili Tropinin (le portrait du Pouchkine romantique aux grands favoris et au regard perdu dans l'infini).

¹⁴ J'ai sans doute eu d'autres « premières fois », mais mon cerveau est ainsi fait qu'une « première fois » chasse l'autre, sans laisser de trace. Ce qui me donne une virginité éternelle, comme dit Lorenzo.

C'était bien lui, le grand poète russe, entre *Punt* et *Pygmy*¹⁵. Voir Pouchkine dans une encyclopédie « africaine », était comme si je voyais Mandela cité parmi les hommes célèbres norvégiens.

Sacrée ignorance, sacrée source d'étonnement.

Pour ceux qui, comme moi, aiment l'étonnement quand il n'est pas fils de la seule ignorance, voilà : Pouchkine était le petit-fils de Abram Hannibal un prince éthiopien — c'est ce qu'il disait — vendu comme esclave au début du XVIII^e siècle en Russie et qui devint un important général de l'armée russe — ce qui ne fait pas ombre de doute.

Baubô, bobo et boubou

L'histoire de Baubô est très connue. Perséphone, fille de Déméter la déesse de la fécondité, a été enlevée par son oncle Hadès, le roi des enfers, et violée en toute tranquillité dans le ventre de la terre. Déméter, catastrophée, bloque la chaîne de production de la nature et fait la grève de la faim. Sur terre la vie risque de s'anéantir, mais Baubô dansant devant Déméter, soulève la jupe et lui montre son ventre et son... Déméter s'esclaffe de rire. La vie revient et Perséphone aussi, au moins pendant un tiers du temps. Il faut dire que, n'ayant pas beaucoup de choses à faire dans les enfers, elle était tombée amoureuse de l'oncle que l'on dit fort en l'étreinte et que donc elle n'était pas si mal dans le règne des ombres.

Ce n'est pas pour ajouter une autre interprétation aux centaines d'interprétations que ce mythe a reçues que je parle de Baubô, même si je ne peux pas m'empêcher d'ajouter que, si Freud était une femme, il aurait sans doute mis Baubô à la place d'Œdipe¹⁶. J'en parle plutôt pour voir si Baubô a un lien quelconque avec « bobo » et « boubou ».

Demandez à n'importe qui de vous dire pourquoi quand parle aux enfants de leurs petites douleurs on dit « bobos » et on vous répondra, sans hésitation, qu'il s'agit d'une onomatopée. Si tout le monde le dit, ça doit être vrai. Mais cela ne m'empêche pas de chercher un lien avec Baubô. « Bobo » provient de « Baubô » ? Ou l'inverse ? mais alors il faudrait montrer que les mamans grecques disaient « bobo » comme les françaises (et non « bibi » ou « bua » comme les italiennes).

Et « boubou » ? Dans ce cas-ci, boubou n'est pas l'ample vêtement traditionnel africain facile à retrousser, mais le nom, dans un dialecte des Alpes, du diable (d'Hadès). Et puisque dans ce dialecte on transforme souvent les « o » en « ou » on pourrait se retrouver avec un bobo qui enlève Baubô qui a bobo. Assez d'idées sur la panse pour pouvoir travailler pendant des années autour du rire de Déméter et

15 L'encyclopédie étant en anglais, Pouchkine est *Pushkine*. Pouchkine naquit à Moscou le 6 juin 1799 et fut tué en duel par un dénommé Anthès le 10 février 1837. Il est intéressant de relever que tandis que *Africana* ne dit rien sur le tueur, dans le *Robert* des noms propres on écrit qu'il est français. On se damnerait l'âme pour parler de son propre pays !

16 Freud ne parle de Baubô que dans une courte note publiée dans le volume 4 de la *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse* de 1916. Il en parle à propos d'un jeune patient qui, toutes les fois qu'il voyait son père, pensait le mot *père-cul* et voyait l'image d'une femme sans tête et sans bras avec le visage du père dessiné sur le ventre. Le visage dessiné sur le ventre renvoya Freud au mythe de Baubô qui, selon une autre version, avait, elle aussi, un visage dessiné sur le ventre. Il y a même une version très peu orthodoxe publiée dans le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal (PUF, 1951) qui confond le derrière et le devant : « *Alors Baubô, pour manifester son mécontentement [Déméter ne voulait pas manger le potage qu'elle venait de lui préparer], ou pour égarer la déesse, retroussa ses vêtements, et lui montra son derrière* ».

autour du bas ventre de Baubô. On pourrait, par exemple, parler de la peur des femmes...

« Pas encoooooore !

— Oui, encoooooire. Je ne lâcherai jamais. »

Déchirure

Lu dans *Trois traités des passions* de J.-F. Peyret : « Quand il y a une déchirure du discours, un trou et que quelque chose n'est plus dicible, il y a du montrable. Je ne vois pas comment parler autrement du pathétique, que dans cette interruption du discours et cette irruption du montrable. » On peut en parler autrement. Et cette citation est un très bon exemple de pathétique. Un discours qui se veut intelligent et qui n'est que répétition mécanique d'un discours qui fut déjà intéressant, n'est pas pathétique, il est emmerdant. Un discours sans déchirure qui parle de déchirures dans le discours n'est pas pathétique, il est pédant. Ce qui est pathétique, c'est un discours sans déchirure qui prend des allures intelligentes et n'est que répétition mécanique d'un discours dont la déchirure vient d'être recousue. Le pathétique naît d'un petit retard. C'est le fait qu'on arrive légèrement en retard et on fait semblant ne pas voir que la déchirure n'est plus là et au lieu d'essayer d'en faire une autre on s'accommode de celle qu'il y avait. C'est le rapport de temporalité « proche » à la vérité qui crée le pathétique. Si on arrive très en retard, il n'y a pas de pathétique. Il peut y avoir de l'acharnement, de la prétention ou de la bêtise, mais pas du pathétique. Il peut même y avoir de la génialité si le discours, après des années, se déchire exactement à la même place. La génialité qui ne craint pas de laisser surgir le même.

Lait

À propos du bon vieux temps des aliments naturels quand les gros producteurs n'existaient pas encore, une anecdote que mon grand-père me racontait trop souvent. *Dans les années 1920 quand les citadins arrivaient dans les alpages, on préparait des seaux de lait coupé avec un tiers d'eau. Ils en buvaient, et ils étaient contents ! Ils disaient qu'il était tellement bon, si naturel et riche, le lait des Alpes. Toute autre chose qu'en ville ! Ils n'avaient pas compris que ce n'était pas le lait qui était important, mais comment ils se sentaient. Ils dominaient du haut d'une montagne des vallées et ça les euphorisait comme une bonne bouteille de rouge. Et, comme après une bouteille de rouge, tout était bon.* Il n'avait pas eu besoin des livres pour savoir que le physique et la psyché se chérissent, se taquinent et se disputent à longueur de journée. Il n'avait pas besoin des mots pour connaître : il palpait la satisfaction déversée par ces gens qui se relevaient — loin de l'usine, du bureau, des lieux de leur ennui quotidien.

Zeus

Plutarque écrit qu'Euripide changea le vers :

« Zeus ? — qui est Zeus ? Je n'en sais rien que par oui-dire. »

par

« Zeus, — dont la vérité nous enseigne son nom. »

Euripide, un Galilée *ante litteram* qui n'a pas eu son Brecht ?

Bolivar

24 juillet 1783, naissance à Caracas de Simón Bolívar. Je ne connaissais pratiquement rien de lui, sinon qu'en 1821 il avait défait les Espagnols et assuré l'indépendance du Venezuela. Je le savais à cause de manie de 1821 : année de la révolution piémontaise, du bouillonnement napolitain, de la mort de Napoléon, de la naissance de Baudelaire, de Flaubert et de Dostoïevski, l'année où Goethe publia le *Wilhelm Meister* et Manzoni son 5 mai en l'honneur de Bonaparte —avec le céléberrissime (pour les Italiens) incipit *Il fut*.

Quelle surprise ai-je eu en lisant, dans le cahier de l'Herne dédié au *Libertador*, cette citation de Karl Marx : « Cela aurait été excessif de vouloir présenter comme un Napoléon I^{er}, [Bolívar] la canaille la plus lâche, brutale et misérable. » Mon étonnement ne s'essouffla point quand je vis que fascistes et nazis l'avaient encensé. Ni quand je lus que Valéry avait écrit des phrases « assez vides de sens » sur Bolivar. Je m'empressai de les lire, ces phrases : « [Bolivar] appartient à la famille des puissants qui sont faits pour donner aux conceptions de l'esprit la valeur d'événements. Leurs pensées, si vastes soient-elles, s'achèvent en formules d'actes. » Vides de sens ? Trop pleines, éventuellement. Elles me permirent de comprendre pourquoi le *Libertador* avait fasciné Byron, Garibaldi et les fascistes. « Les trois grands emmerdeurs de l'Histoire ont été Jésus-Christ, don Quichotte... et moi. », on dit qu'il dit avant de mourir en 1830. Encore un qui ne se prenait pas pour le cul de la bouteille.

Parler

Il y a ce dont on doit parler (le temps qu'il fait ou comment préparer un civet de lièvre) ; ce dont on peut parler (notre premier jour d'école ou la baie de notre village natal) ; ce dont il est préférable de ne pas parler (le système de santé ou le dernier film) ; ce dont on ne doit pas parler (nos interprétations de notre comportement ou du comportement des autres) ; ce dont on ne devrait même pas dire qu'on ne doit pas parler (celui que vous honorez depuis votre adolescence et que les médias jettent dans l'auge à cochons pour faire grimper les ventes au centième anniversaire de sa mort¹⁷). Je m'excuse auprès de moi-même pour en avoir parlé, mais j'ai appris dans ses textes que l'harmonie est un petit trot qui prépare l'esprit au galop orageux dans la contradiction.

Reine

Élisabeth II n'est pas reine pour rien, elle sait de quoi elle parle. Elle n'a pas appris les mathématiques pour vérifier la monnaie de l'épicier. Elle sait que le millénaire ne s'est pas terminé en 1999, comme les commerçants ont voulu nous faire accroire. Dans son allocution de Noël en 2000 elle a très clairement dit que *This is the true millennium anniversary*.

En Angleterre non seulement on réclame des réformes de la monarchie, mais il y a même ceux qui quêtent la république. Des pauvres ignorants. Ne savent-ils pas qu'il a fallu quelques centaines d'années pour distiller le superbe accent d'Élisabeth II ? Se sont-ils demandé combien d'années il faudra attendre avant

¹⁷ Friedrich Nietzsche.

qu'un président s'exprime avec un accent si parfaitement doré ?

Contexte

Mettez-vous à ma place et imaginez que vous avez été au troisième étage de la librairie de Mc Gill où une espèce de bœuf, sorti directement d'un film américain des années cinquante, derrière votre accent « cute » réussit, dieu sait comment ! à décoder le message : « *You phonet to mee zat ze KHŭza, pardon book, 'Compeenion to ze Cantos oz Erza Pound...* » et qu'au troisième étage, l'énorme brique de C.F. Terrel qui devrait vous guider dans le labyrinthe des *Cantos* sous le bras, vous avez jeté un regard lubrique vers la section philo en vous disant « Un petit tour, mais sans rien acheter ! » et, après avoir palpé quelques Rorty, vous vous êtes retournée vers la section à dominance rouge et noir des *Cultural Studies* et vous avez commencé à lire les titres, presque tous très intéressants, comme si *Cultural Studies* avait avalé tout ce qui s'écrivait de bon en Amérique, et que, à côté d'un *The Culture of the Copy* qui fait dans les cinq cent pages vous voyez un tout petit livre (qui arrive à peine à cent pages) et vous le sortez comme si c'était la vieille Barbie enfouie sous le tas de nounours oubliés dans la chambre qui continue à vous attendre chez vos parents et vous lisez son titre *Within Context of no Context* et que vous êtes stickée sur le contexte parce que vous venez de suivre un cours sur l'importance du contexte dans la science moderne et que le nom de l'auteur George W.S. Trow ne vous dit rien tandis que le nom de l'éditeur, *Atlantic Monthly*, vous dit beaucoup et que vous lisez la quatrième de couverture où quelqu'un que vous ne connaissez pas écrit qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre à mettre à côté de *La société du spectacle* de Guy Debord et de *Minima moralia* de Adorno, et que ces deux livres sont vos livres de chevet et que vous lisez le début où il parle du chapeau de son père, un *fedora hat*, et que vous ne savez pas qu'est-ce que c'est que *fedora* mais que le contexte vous fait comprendre que ça fait guindé « Pour porter un 'fedora', je dois auparavant le tripatouiller pour le déformer, de manière qu'il soit libéré de la gêne qu'il traîne » et que votre père porte souvent des chapeaux et que vous sentez très bien ce qu'il veut dire car vous n'aimez pas porter des vêtements neufs et vous connaissez très bien la gêne qui est votre fidèle compagne depuis toujours et imaginez donc de l'ouvrir au hasard et d'y lire hors contexte « Les Américains sont intéressés seulement à deux choses : l'astrologie et leurs boyaux » et que vous venez de lire, oh sacré hasard ! un livre de Adorno analysant le contenu des conseils astrologiques du *L.A. Times* et de le feuilleter et que vous aimez l'idée qu'il est, comme *Minima moralia*, plein de chapitres courts et qu'il y a des titres que vous aimez *Merci Roman Polanski* ou *Une vue d'ensemble pour un européen intelligent et perplexe* et que vous trouvez amusante l'idée que, parfois, le même titre se répète deux ou trois fois dans la même page comme *L'esthétique du succès* ou *Le contexte sans contexte* qui apparaît huit fois (sur deux pages), et que vous lisez qu'il est constitué de deux parties une qui donne le titre au livre paru en 1981 (l'année de votre départ de Chikutimir, en Russie, pour la Colombie dans le panier de grand-maman comme aime répéter trop souvent votre mère) dans le *New Yorker* qui était le magazine préféré par votre père adoptif et d'une espèce d'introduction *Collapsing Dominant* de 1997 (l'année de vos vingt ans) et que vous décidez de l'acheter et, toujours pour vous mettre à ma place,

imaginez qu'après deux heures de correction de travaux pratiques sur l'héroïsme vous rentrez chez vous pour le finir (le petit livre que vous n'avez pas encore commencé) et éventuellement en parler avec des amies et que vous tombez sur un ami que vous ne voyiez pas depuis quatre ans et que vous vous rappelez que votre copain a une réunion du *Pouls noir* sur l'anarque de Jünger et que vous n'êtes pas contente parce qu'il ne vous a pas proposé d'y aller et que donc vous êtes bien contente d'aller prendre une bière au *Bifteck* avec votre ex et que vous rentrez un peu soûlé à minuit et que vous vous sentez... un pétard... mouillée... et que votre copain n'a pas l'air content quand vous lui dites avec qui vous avez pris une bière (bière qui s'était multipliée par six) et que sa main reste muette quand vous la traînez sur votre pénil et que vous allez donc dans votre bureau et vous vous faites venir pour pouvoir lire tranquillement et que vous allumez l'ordi et vous ouvrez votre petit bouquin blanc, car il était blanc — le seul livre blanc du rayon, car même *A return to Modesty* de Wendy Shalit qui, lui aurait dû être blanc ! et il était rouge ce qui, au lieu de vous faire penser à la pudeur, vous fait penser à une béguine, avec trop de rouge à lèvres dans une église de Bogotà — donc vous commencez à lire et pour ne pas vous faire briffer par le cafard vous mettez un CD *latino* et imaginez aussi que, dans sa longue introduction, l'auteur écrive que ce qui lui semble le plus important dans l'essai de 1981 c'est qu'il parlait de « deux grilles de la vie américaine — la grille de l'intime, d'une personne seule, et la grille des deux cent millions — (...) tellement éloignées que quelque chose aurait dû nécessairement apparaître au milieu » et qu'il dit ensuite que « la période de *Contexte sans contexte* est en train de finir » grâce au procès d'O.J. Simpson aussi et que vous vous dites : « Si je veux comprendre la nouvelle phase, il faudra bien que je lise ce maudit bouquin pour en comprendre les prémisses », et que l'auteur continue en écrivant qu'il y a un besoin d'autorité et que vous vous dites qu'il est réactionnaire et que vous avez envie d'arrêter quand l'œil se pose sur « tout ce qui est parti pour de bon est en train de revenir » et vous êtes intriguée par le paradoxe et vous continuez donc à lire et quand il décrit l'enfant sage qui connaît mieux que son père l'organisation de la maison vous pensez aux BD nazes de Wolinski mais vous continuez quand-même à lire et quand, avant de terminer l'introduction, il propose une devise « Blessés par millions; guéri un à un » vous êtes encore plus intriguée, car vous êtes d'accord, mais vous ne savez pas très bien pourquoi et pour terminer, imaginez, que je décide de prendre des notes :

L'Amérique le pays qui rêvait d'être le pays des merveilles et des grands trucs se retrouve presque seulement avec un grand marché... « Peut-il y avoir des merveilles là-dedans ? »... L'histoire n'est pas terminée, mais elle n'est plus là pour unir les gens qui sont désormais réunis par n'importe quoi... Une histoire nouvelle où « les préférences d'un enfant ont le même poids que celle d'un adulte »... Une histoire qui est une non-histoire... Dans la non-histoire les hommes sont puissants s'ils emploient la compétence de l'adulte pour faire respecter des accords enfantins »... La télévision : « archive de l'histoire de la non-histoire », purée, que c'est bien !... Ils ne veulent pas l'histoire, car elle fait mal, elle est remplie de « conflits et destruction »... Benjamin... Histoire réduite à l'intimité, à l'histoire de l'un... Fantastique comme il commente « I like Ike » !... C'est vrai : et la Deuxième Guerre mondiale ? et Eisenhower ?

où sont-ils finis ?... La télévision a perdu même la force du mélodrame... Dans le mélodrame l'enfant malheureux est porté « dans le cercle autour du feu. Le cercle existe et le feu existe », à la télévision « l'enfant seul crée le cercle ». Cool !... Seuls les problèmes existent, et les problèmes flottent au gré des experts... D'accord, d'accord, d'accord : les experts me font chier, car ils ne voient jamais les vrais problèmes : la faim et la pauvreté... « Le bavardage avait un avant-plan de violation et un arrière-plan de dignité et la violation était une action de tous les jours. ».... Comparaison d'une couverture de *Life* des années cinquante (1951) avec une de *People* de 1980... Références à des spectacles que je ne connais pas, mais je comprends quand même ; dans *Minima Moralia* c'était la même chose pour la philo... Ça aussi c'est mortel : « Le problème est le seul contexte disponible aux gens ayant un problème »... « La télévision ment en nous faisant croire qu'il existe un contexte auquel elle nous fait accéder. Puisque les mensonges durent, d'habitude, pas plus qu'une génération, la télévision se reformera autour de l'idée que la télévision même est le contexte auquel la télévision donne accès ». Écoeurant !... « Un homme fait une entrevue à son fils de douze ans sur le sexe. Le père et le fils sont d'accord que ce qui est important c'est la communication » Trop bad. Ça m'emmerde la communication... J'aime l'idée que le vieux con qui se retire à la campagne est moins sain que les jeunes qui, pendant un concert rock, détruisent tout, mais pas d'accord que c'est parce qu'ils « sont impliqués dans une tentative légitime de former une aristocratie »... Naze. C'est parce qu'ils en ont marre de subir l'injustice... Pas très bien compris l'histoire du procès d'O.J. Simpson et le changement de la télé... Peut-être qu'il veut dire que le contexte racial a joué un rôle.... Oui, il a joué un maudit bon rôle.

Corps aux mots

Dans les écrits et les dessins de Berger bien des choses me font penser à Nietzsche. À un Nietzsche peintre plutôt que musicien de la parole. Je pris « *Les hommes sont faits pour danser* » de King, pour une confirmation. Donc, un jour de mai, dans un restaurant de Turin...

On était une dizaine, amis et admirateurs, assis autour d'une table et autour de lui et de Beverly, sa femme. (Je les avais rencontrés pour la première fois quelques heures auparavant, à l'hôtel, où ils arrivaient de Savoie, en moto.) Conversation animée, mais pas trop. L'atmosphère est au « on est entre nous », mais elle reste délicate et pas gênante. Rien de trop. Ce que l'on appelle convivialité, domine. Premier tour de gnole. L'eau-de-vie libère la question qui me picote la langue depuis que l'on est attablés.

« Je vais vous poser une question qui vous semblera sans doute incongrue, mais qui, pour moi, est très importante. Pourquoi une telle absence de Nietzsche dans vos écrits ?

— It's not incongruous. Hum... Hum... let me think. (Un silence d'une dizaine de secondes.) Je vais te répondre plus tard. Je ne peux pas répondre comme ça. Il faut que j'y pense. »

Le jour après.

« À propos de ta question d'hier soir. Je crois que je suis né trop tôt ou trop tard. Après la guerre, Nietzsche, dans un certain milieu était... Tu sais... Et quand il a commencé à être lu, étudié et apprécié

par des philosophes de *gauche*, pour moi, c'était trop tard. J'avais d'autres intérêts. Je dois aussi dire qu'il m'irritait. Sans doute que si je le reprenais... peut-être. »

Ce ne fut pas seulement le « peut-être » qui me fit sentir qu'il y exprimait d'abord respect pour mon enthousiasme. Pour l'enthousiasme. C'était surtout cette concentration, lente et ferme, qui donne corps aux mots et qui, comme je le constatai ensuite, lui était naturelle.

Visière

Ils ont douze et sept ans. L'un vient de Bordeaux et l'autre de Montréal. C'est la première fois qu'ils visitent New York. Ils sont très orgueilleux de leur casquette qu'ils portent avec la visière en arrière. Un petit new-yorkais fils d'un ami italien les toise. Quoi ! ils ne savent pas que la visière se porte sur le côté ! Comme le célèbre bicorne. Les grenadiers le portaient avec les ailes perpendiculaires aux épaules et Napoléon comme le petit new-yorkais.

Recherche

Les journaux, pour donner de la solidité aux idées, s'appuient souvent sur les recherches des universités ou des instituts des grandes compagnies. Mais les résultats de ce qu'on appelle recherche, surtout dans les sciences humaines, est, par définition et, heureusement, très instable. La solidité, si vraiment on la veut, est, comme toujours, du côté du sens commun qui n'est pas tellement la chose la mieux partagée, mais la plus « matérielle », celle qui a le plus d'inertie. Et l'inertie, dans les idées, est nécessaire —dans les périodes de cécité.

Mais, peu importe les périodes, la recherche suit les intérêts personnels de qui cherche ou ceux impersonnels (!?) de qui finance comme on veut.

Abellio

« *En termes de philosophie, on dira que les empires ne peuvent plus être que constitués, non construits.*¹⁸ » Il me semble qu'il a raison, mais je ne suis pas très sûr si j'ai bien compris ce qu'il veut dire.

« *Si la politique est aujourd'hui vouée aux marchands de mots ou aux marchands tout court, et si le temps n'est pas venu de les chasser, ou si le temps est clos, c'est qu'il nous faut sortir de la politique.* » Décidément il fait partie de ceux qui ont peur des marchands. Comme Jésus. Personnellement, je n'ai pas peur des marchands, même pas des marchands de mots. Je crains beaucoup plus les bâtisseurs de mondes, de mondes dans l'autre monde. Je crains les ouvriers des mots et les maçons de l'esprit.

Sans fin

L'illusion de comprendre n'est que l'instant de la halte dans l'ascension de la montagne que naître nous a placé devant. On s'arrête, on s'appuie au rocher limé par les sueurs et on regarde dans le fond de la vallée : heureux, satisfaits par le sentier parcouru et insouciant, pendant un instant, de la route, qui, insouciant,

¹⁸ Raymond Abellio, *Assomption de l'Europe*, Flammarion, 1954.

attend. Aimer la halte et vouloir recommencer, c'est accepter la vie — être sage, comme ils disaient. L'effort pour rejoindre le prochain point d'arrêt, foulé par des millions d'autres vies, se dissout dans le plaisir de la nouvelle halte où, l'inextinguible illusion de comprendre, nous incite à reprendre l'ascension qui n'a pas de fin, sinon...

Seniment

L'intersection sémantique de *vouloir* et *pouvoir* varie énormément en fonction de l'époque, de la culture, de la classe, etc. et sa forme et sa dimension sont un indice extrêmement fiable de la couleur de la culture et de la politique. « Vouloir c'est pouvoir », disait Mussolini, pour enlever toute excuse aux perdants et pour tranquilliser la conscience des riches. « Je veux ne pas vouloir », disait John Cage, pour enlever toute autorité à sa présence. Pour écouter sans juger. Et, il ajoutait : « Il y a manque de noblesse toutes les fois qu'on exprime un jugement. Toutes les fois qu'il y a de l'esthétique », et surtout, toutes les fois qu'il y a de la morale.

On ne veut pas. On « est voulu » par les restes de volonté laissés dans le corps-enfant par son entourage. Dernière phrase de l'avant-dernier paragraphe de l'Homme sans qualité : « Ulrich se sentait aiguillonné par un seniment d'hostilité, un désir d'irriter cette femme souriante ». Ce « seniment » si rondement parfait dans son opposition à l'anguleux « hostilité », me fit rêver le temps que mon regard ne frappa un rude « tmais » dans la ligne en dessous. J'espérais avoir découvert un nouveau mot. Un mot senimenal. Et, non...

Érudition

Lorsque l'écriture était apanage d'une minorité, il n'était pas rare de confondre érudition et génie. Mais, depuis que les filles des ouvriers lisent et écrivent, il faut vraiment avoir mangé trop de saucissons d'âne pour prendre un érudit pour un génie. J'aimerais arriver à penser, comme Aldo, que l'érudition est incompatible avec un certain degré d'intelligence, mais je n'y arrive pas encore. Aldo exagère quand il dit que les érudits, avec leurs bottes merdeuses, salissent les salons de l'esprit ou qu'emmitouflés dans leurs grosses laines et dans leurs manteaux de double *Loden* sont incapables de suivre les caprices de la raison. Aldo exagère, mais il a sans doute raison. Est-il utile de rappeler le vieux dicton allemand : « celui qui en sait plus en sait moins » ? Certainement pas. Que la vraie érudition soit lourde, qu'elle écrase l'esprit et que l'érudit qui veut être léger soit ridicule comme un éléphant à la chasse de libellules n'a pas besoin d'être redit — que Walt Disney puisse mélanger éléphants et libellules est un autre signe que l'érudit peut être léger seulement dans un monde disneyen.

Prenons Picasso, un des plus grands génies du XX^e siècle, à titre d'exemple. Il est facile de constater comment sa légèreté, qui se manifestait avec une indifférence envers ce qui lui était indifférent qui ne laissait jamais indifférent, n'a jamais été entachée par l'érudition. Picasso, entre autres, était génial dans l'art de se moquer des érudits en les mettant en difficulté sur leur propre terrain. On n'a que l'embarras du

choix... Prenons le célèbre *Les demoiselles d'Avignon*. Qui s'est déjà interrogé sur l'origine du titre ? Tout érudit qui se respecte. Demandez donc, aux érudits qui vous entourent, pourquoi Picasso a intitulé son tableau *Les demoiselles d'Avignon* et non *Les demoiselles de Besançon* ou *Les demoiselles d'Arcachon*. Ils vous répondront n'importe quoi. Par exemple, parce qu'Avignon fut déjà siège d'une papauté asservie à Philippe le Bel et qu'il dessina des laiderons pour ironiser sur la beauté du grand Philippe. D'autres, plus attirés par la corporalité, vous diront qu'à Avignon il eut l'occasion de toucher des demoiselles et que *Les demoiselles d'Avignon* est l'œuvre d'un génie qui a peint ce que les mains avaient vu. Et pourtant l'explication est fort simple — si on la connaît, bien sûr

Le 23 décembre 1957, à l'occasion du cinquantenaire des célèbres demoiselles, il écrivit une lettre à Mireille Thibaudeau¹⁹, une jeune prof de lycée avignonnaise, qui lui avait demandé l'origine du titre du tableau : « (...) *Les demoiselles d'Avignon* sont des demoiselles d'Avignon et n'auraient pas pu être des demoiselles quelconques : des Parisiennes, des Bordelaises... (...) J'ai dessiné le tableau après avoir aimé, pendant quelques heures, une riche bourgeoise d'Avignon qui semblait tout juste sortie d'un tableau de Renoir. Comme vous pouvez facilement l'imaginer ce ne furent pas les formes douces de cette dame, marié à un très grand érudit, qui m'inspirèrent. (...) dans un livre qui traînait dans la chambre à coucher de la fouguese et tendre crétine, je lus une anecdote inconnue en dehors du petit cercle des experts de l'histoire des infirmières de la première moitié du XVIII^e siècle dans le Sud-Est de la France. En 1722, pendant une épidémie de peste, cinq infirmières d'Avignon furent renvoyées par leur " inconduite " et, en particulier, pour avoir joué à saute-mouton avec des cadavres de pestiférés après s'être " lubriquement servies de leurs nez " pendant la grande messe du dimanche. (...) j'ai voulu rendre hommage à ces femmes dont le désir de plaisir ne connaissait pas la crainte. »²⁰

Tough guy

Les prévisions d'Adorno de 1945 se sont avérées, le *Tough guy* (« Finalement, ce sont les *tough guys* qui sont les véritables efféminés ») est devenu le *Boy toy* homo du XXI^e siècle (« des milliers d'hommes avec la fougue d'un corps body-building, gonflant leurs muscles²¹ »). Que sont les « femmelettes » comme Adorno devenues ? Des mélanges plus ou moins mâle réussis. Une chose est certaine : sous l'impulsion de la technique, la féminisation du monde est irréversible.

Les fleurs

Trois ans avant la mort de Napoléon, jour pour jour, naissait Karl Marx. Les deux hommes avaient bien

¹⁹ Mireille deviendra la célèbre *lune argentée* des dernières années du vieux satyre. La lettre est présentement au *Museum of Modern Art* de New York (Cat. 12-27, P. K. Ass. Hol-1311, adm. 777q T)

²⁰ ChatGPT, le seul érudit digne de confiance : « le titre *Les Demoiselles d'Avignon* ne renvoie pas à Avignon (France) ni à un épisode de 1722 avec "cinq infirmières renvoyées pour inconduite". Il renvoie au bordel de la rue d'Avinyó à Barcelone ; le tableau a d'ailleurs eu pour titre de travail *Le Bordel d'Avignon*, et le nom actuel vient d'André Salmon lors de la première expo publique (1916).

²¹ Réal Menard dans *Le Devoir*.

plus de points en commun qu'on ne le pense ou, si on préfère une vision plus « objectivistes » de l'histoire, on peut dire que les deux hommes étaient parmi les plus belles fleurs que la modernité ait mises à sa boutonnière.

Camille Paglia

Elle est un des rares intellectuels qui, tout en écrivant et en prenant la parole, n'a pas peur de réfléchir et circule dans la jungle de la culture sans gilet pare-pensée.

C'était, c'est

Pamplona, pour moi, c'était la grande place de Hemingway et les gens piétinés par les taureaux.



Pamplona, pour moi, c'est : un café année 1930 qui donne sur la place de Hemingway pas loin du *Calle* des restaurants ; une vieille ville qui pourrait être mieux, mais qui aurait pu être bien pire ; une banlieue à faire vomir l'être le moins sensible de cette terre (on dirait la banlieue de Paris) ; la place du *castillo* (toujours celle de Hemingway) déserte à quinze heures ; le café *espresso* tellement meilleur qu'en France (on se dirait en Italie) ; les gens habillés comme à Milan ou à Brive ou à Paris ou à Raguse ou à Londres ou à Immensee (ce qui me fait dire que l'Union européenne se constitue indépendamment des constitutions) ; une langue que je commence à apprécier et dont les sons me sont presque aussi familiers que ceux de l'italien ; deux vieux Basques sombres, au béret basque noir, de noir vêtus, qui traversent la place du *castillo* comme deux carabiniers ; des messes de jour ouvrable fréquentées (ce qui me fait dire que l'Union européenne de la consommation est plus constituée que celle de la religion) ; une cathédrale fermée ; les arènes fermées de la *plaza de toros* ; deux jeunes qui roulent un joint à l'entrée d'une église où un vieux curé lève le calice de la messe de onze heures ; deux vieilles femmes laides comme des oiseaux très laids (comme des condors, par exemple) qui mangent une paella, voraces comme des truies ; un parc avec des chèvres paresseuses qui puent le bouc ; un serveur qui oublie de me rendre 3 euros 50 ; deux Arabes qui se disputent en traversant la place (toujours la même) ; des Noirs souples comme des Noirs New-yorkais qui rient comme seuls les Noirs savent ; une grande librairie où domine les livres étrangers et les livres en basque.

Roncevaux, pour moi, c'était une gorge serrée et Roland qui transmet son dernier souffle à Olifant.



Roncesvaux, pour moi, c'est : un espace ouvert avant la descente dans une gorge serrée qui mène en *Francia* ; un minuscule bureau de tourisme où une jeune fille s'emploie à s'ennuyer ; une église grise du XIV^e siècle ; un déambulateur, de trois siècles l'aîné de l'église grise, qui tourne autour de je ne sais pas quoi ; deux restaurants logés dans des bâtiments excessifs ; une église (encore !) cachée par un complexe solide (qui doit abriter les joueurs aux pèlerins de Compostella) ; une route déserte ; des tâches de neige ; un homme qui pisse contre un contrefort ; l'odeur de restauration de l'argent de la communauté européenne.

Chêne et châtaignier

C'était le chêne à l'ombre duquel Marie-Antoinette rêvait de parures, de danses, d'escapades en ville, de bosquets hors Versailles. C'était un tronc sec que l'on a extirpé de la terre avec plus de soins que les dents de Oubakalaia Malbataalania. Et, à la radio, ils nous font tout un plat, avec ce vieil arbre. Je soupçonne qu'on l'enterrera dans un musée.

Ce n'est qu'un châtaignier, il est vrai, mais il est encore plus vieux que le chêne de Marie-Antoinette. Il avait été planté en 1500 — c'est ce que l'on disait dans le petit village suisse qui aurait été submergé dans quelques mois. Mon père et moi le coupâmes à grand-peine (le diamètre était plus que le double de la lame de la tronçonneuse), mais sans états d'âme, sans histoires. Et pourtant, ce châtaignier aussi doit avoir eu des histoires ; lui aussi doit avoir vu des filles assises à ses pieds rêvant de parures, de danses, d'escapades dans la plaine, de bosquets tranquilles.

Des descendantes de ces jeunes filles, entourées de mômes, nous regardaient silencieuses.

— Passe-moi le fiasco du café, me dit mon père.

Je le lui passai. Il but une énorme gorgée. C'était le fiasco de l'huile de la chaîne.

— Dieu cochon ! Que m'as-tu donné ? Sale dieu ramoneur ! L'huile de la tronçonneuse !

Le fou rire commençait à me chatouiller les entrailles L'huile secouait celles de mon père.

Je ne sus pas freiner mon rire.

Mon père sut freiner sa colère.

Il me regarda comme un père qui n'a pas encore quarante ans peut regarder son fils prêt à s'envoler.

Brandissant la tronçonneuse qui grouinait de désœuvrement, il mima un geste horrible.

Il ne sut pas freiner son rire.

Il mit à *off* la *Mc Culloch* que le rire secouait comme une couette et, quand le rire nous le permit, nous bûmes du bon fiasco.

Les braves mères suisses nous regardaient intriguées. Elles devaient se dire que ces Italiens étaient vraiment des fous.

Répandre des médisances, pour moi, c'était « dire pique et pendre ». Maintenant, grâce à une ouverture au hasard du dictionnaire, c'est « dire pis que pendre ».

Poireaux

Les poireaux, pour moi, c'était dégoûtant ; maintenant c'est un délice.

J'ai pensé à mes histoires de poireaux en lisant un petit livre — il n'a que 24 pages et sept dessins — de Pierre Dumayet²². Un livre frais, marrant, songeur, léger, mais pas trop. Un livre qui vaut des dizaines de traités sociologiques sur l'alimentation, sur les rites gastronomiques, sur le symbolique des repas, sur la solitude dans la convivialité ; bien plus intéressant et utile que les traités psychologiques sur les manies, sur les obsessions, sur les titillations et les picotements de l'esprit. Après une bonne marche en montagne, en bonne compagnie, une belle journée de juillet, vous regardez le lac lointain vibrer dans la chaleur, votre amie vous tend la bouteille revivifiée dans le ruisseau, vous la portez à vos lèvres et vous vous laissez envahir par la fraîcheur du rosé. Ce fut l'effet du livre, sur moi.

Dans ce livre plein d'esprit, vous apprenez bien des choses sur les dégoûts alimentaires de l'auteur qui ne pataugent pas dans l'anecdote, mais giclent irréfrenables. Les dégoûts sont si particuliers, si injustifiables (à moins de les justifier avec les idées reçues), si personnels ; ils vous protègent si amoureuxment,

Les dégoûts sont raffinés, nuancés.

Le dégoût du foie de veau rose n'est pas comparable à celui des haricots verts : « *Le bonhomme qui n'aime pas les haricots verts ne peut pas dire — raisonnablement — qu'il éprouve un "dégoût", s'il en mange. Il n'aime pas les haricots verts : un point, c'est tout. Il n'en fait pas une doctrine, Alors que le foie de veau rose* » le foie de veau rose peut brouiller vos amitiés. Comment faire confiance à un ami qui aime le foie comme vous, mais le préfère rose ?

J'aime le foie rose et les haricots verts, mais je sens que ce qu'il dit est vrai. « Vrai », mot lourd. Dumayet, même quand il parle du vrai ou de beau, est léger ; il ne dégoûte pas. « *Le jugement exprimé par le mot beau, le verdict exprimé par le mot laid ne fonctionnent pas dans le champ du goût ou du dégoût alimentaire. Un bon plat de tripes n'est pas beau, n'est pas laid (quelle que soit la présentation)* ».

J'arrête avec les citations, car, en le hachant, je fais perdre au livre tout son goût.

²² Pierre Dumayet, *Des goûts et des dégoûts*, L'échoppe, 1996 (dessins de Pierre Alechinsky)